

Comme l'éprouva ma mère dans un moment de profonde lassitude, comme l'exprima mon amie cherchant en vain son reflet dans le regard de son mari, nos enfants, nos conjoints et, à certains moments de notre vie, nos parents sont, plus que notre raison, notre moyen de vivre. Leur donnons-nous un pouvoir positif sur notre vie, les voici pleinement humains, pleinement vivants. Se sentent-ils impuissants à améliorer notre sort, ils existent moins, et doivent se détourner de nous s'ils ne veulent déperir. Sans doute le premier des défis, pour qui veut arpenter sereinement le vaste monde et apprécier la solidité du sol sous ses pieds, est-il de ne pas trop souvent laisser en suspens la main qui se tend, ni détourner le regard des yeux qui le cherchent. Car ils ne sont pas si nombreux, ceux qui se savent grandis de nous aimer et renforcés de nous aider. Ils sont notre seule vraie richesse et leur souffle nous emmène plus loin, plus haut, plus longtemps que l'hélium des ballons multicolores.

## Se former au Centre Sèvres Facultés jésuites de Paris

- Foi, raison et conscience dans la pensée de John Henry Newman ..... P. Keith BEAUMONT p.o.  
Mercredi, du 07/10/09 au 02/12/09 de 14 h 30 à 16 h 30
- Découvrir les auteurs spirituels ..... P. Dominique Salin s.j.  
Vendredi, du 09/10/09 au 27/11/09 de 14h30 à 16h30
- Conférences de spiritualité cistercienne ..... Sr Marielle LAMY  
Les mardis, 13/10/09, 19/01/10 et 16/03/10 de 19h30 à 21h30
- Manager, une expérience spirituelle ..... P. Bernard BOUGON s.j.  
Jeudi, du 22/10/09 au 17/12/09 de 19h30 à 21h45
- Approches croisées Chine-Occident : l'expérience spirituelle ..... P. Michel MASSON s.j.  
Mardi, du 17/11/09 au 15/12/09 de 18h30 à 20h30
- Une logique de la vie spirituelle ..... Sr Sylvie ROBERT s.a.  
Jeudi, du 10/12/09 au 11/02/10 de 19h45 à 21h45

Le programme général 2009-2010  
est disponible sur [www.centresevres.com](http://www.centresevres.com)

Renseignements et inscriptions : 35<sup>bis</sup>, rue de Sèvres – 75006 Paris  
Tel. 01 44 39 75 00 – Fax 01 45 44 32 06 – [www.centresevres.com](http://www.centresevres.com)  
Établissement privé d'enseignement supérieur libre



# Face aux vies décourageantes

## Aux captifs, la libération

**Christus :** *Qu'est-ce qui vous a amené à intégrer l'association Aux captifs, la libération ?*

**Jean-Guilhem Xerri :** J'ai rejoint *Aux captifs, la libération* en 1995 comme bénévole de base, pour faire des tournées, des prières, des séjours de rupture, des activités avec les personnes de la rue. Le fondateur de l'association, le P. Patrick Giros, est décédé en 2002. J'ai alors été appelé à la vice-présidence, puis à la présidence en 2005. Le projet des *Captifs*, c'est de rencontrer et d'accompagner les personnes de la rue. Les rencontrer en étant envoyés visiblement par l'Église, puisque toutes nos implantations sont dans des paroisses parisiennes, et les accompagner corps et âme, en étant attentifs à la fois à la dimension sociale et à la dimension spirituelle de leur être ; en mettant au cœur de tout la dimension relationnelle. C'est une fois la relation solidifiée que l'on peut faire des propositions sociales (accompagnement vers le retour au RMI, au logement, au travail, à la santé), mais aussi des propositions culturelles, spirituelles, pastorales, l'idée étant que les pauvres ont aussi une âme, et que l'âme n'est pas sous condition de ressources. L'Église est ici convoquée. Si elle ne porte pas le désir ou ne se met pas en situation de nourrir les âmes, qui le fera ?

↓  
JEAN-GUILHEM  
XERRI

Président de  
l'association *Aux  
captifs, la libération*,  
Paris.

A publié : *À la rencontre  
des personnes de la  
rue. « Aux captifs, la  
libération »* (entretiens  
avec P.-O. Boiton,  
préf. J.-M. Lustiger,  
Nouvelle Cité, 2007).

## Les gens de la rue aujourd'hui

**Christus:** *Qui sont les gens de la rue aujourd'hui ?*

**J.-G. Xerri:** La mondialisation se dit aussi à travers les personnes qui vivent ou survivent dans les rues, en situation de précarité ou de grande exclusion, avec aujourd'hui mille visages (ce qui n'était pas le cas il y a une trentaine d'années), des personnes en situation prostitutionnelle (hommes, femmes, travestis ou trans-genres), et puis de plus en plus de jeunes, voire de mineurs, ceux-ci étant le plus souvent extra-européens. Les jeunes, ce sont les 18-25 ans, trop âgés pour relever de l'Aide Sociale à l'Enfance et trop jeunes pour relever du RMI ou du RSA.

Les *Captifs* rencontrent l'ensemble de ces populations. On accompagne environ 7000 personnes par an, dont environ 1000 en situation prostitutionnelle. Le triptyque opérationnel qui nous est propre, c'est la « tournée rue », l'« accueil » et les « programmes de rupture » :

- Les *tournées rue* consistent à aller à la rencontre de ces personnes, « les mains nues », pour reprendre l'expression de Patrick Giros. Elles ont lieu l'après-midi, en fin de journée, en début de soirée ou la nuit. La nuit, c'est plus particulièrement sur les lieux de prostitution : le bois de Vincennes et le bois de Boulogne.

- Les *permanences d'accueil* ont lieu en journée : elles sont à visée professionnelle, avec des salariés (une cinquantaine : éducateurs, assistantes sociales, etc.) ou des accueils locaux, paroissiaux, qui sont là pour privilégier soit des temps gratuits, soit des temps d'échanges, de partage spirituel.

- Les *programmes de rupture* ou de *dynamisation*, pour proposer de rompre avec la rue pendant une demi-journée, un week-end, une semaine, avec des thématiques ludiques (match de foot ou de rugby, partie de pêche), ou, à leur demande, culturelles ou spirituelles. Au retour d'un pèlerinage à Lourdes, certains m'ont dit : « Mais pourquoi nous ne serions pas brancardiers ? » Au départ, je n'étais pas enthousiaste, mais pourquoi pas ? On a mis cela en place avec le diocèse de Paris, et avec un emploi du temps adapté, des malades leur sont affectés. C'est vraiment extraordinaire pour eux et pour les malades. Je le souligne parce que je crois que le cœur du travail social, c'est de leur refaire goûter, voire de faire goûter tout court, leur capacité d'aimer.

## Les raisons d'une descente aux enfers

**Christus:** *Pensez-vous que la plupart des personnes que vous rencontrez en sont là parce qu'elles se sont laissé aller à un profond découragement face à la vie ?*

**J.-G. Xerri:** C'est difficile de faire une réponse générale, car on sait bien que ce sont à chaque fois des histoires singulières. Cependant, dans ces histoires singulières, il y a bien des trajectoires communes. Le grand mythe véhiculé par les personnes de la rue, et parfois par les médias, c'est que « l'on tombe dans la rue ». Or je ne crois pas qu'on y tombe, mais qu'on y descend. Tomber laisse penser que cela peut vous arriver à tout moment : ce n'est pas si simple que cela. On descend dans la rue, plutôt, dans le sens où, comme en plongée, on le fait palier par palier. Il n'y a pas un événement inaugural, comme le racontent souvent les personnes de la rue, mais une suite de ruptures, de micro-ruptures, qui isolent de plus en plus, qui font qu'elles ont de moins en moins confiance en elles, en l'avenir, et qu'elles se découragent progressivement. On est pris dans un enchaînement de micro-ruptures qui, certes, peuvent arriver à tout le monde : perdre son travail, perdre son conjoint, être quitté par son conjoint et ses enfants, et ainsi de suite... Il n'en reste pas moins que la plupart, pour ne pas dire toutes ces personnes accusent une grande vulnérabilité. Un peu comme en médecine : c'est la rencontre entre une réalité exogène et un terrain endogène.

**Christus:** *Pourquoi les gens de la rue véhiculent-ils cet « événement inaugural » ?*

**J.-G. Xerri:** À mon sens, pour deux raisons. La première, c'est qu'ils ont tellement l'habitude de ne pas être regardés ou reconnus, de vivre des séparations, des échecs, qu'il faut bien accrocher l'autre avec une histoire horrible, qui apitoie ou qui est suffisamment incroyable pour que l'on compatisse : « Je comprends que tu sois dans la rue après ce qui t'est arrivé... » La deuxième raison : ils se construisent une histoire pour ne pas avoir à affronter, ou rendre un peu plus supportable, leur histoire réelle. Je pense à un gars de la rue qui racontait : « Moi, j'étais un cadre sup'. J'avais une femme. Tu l'aurais vue : tout le monde voulait se la faire... Je suis parti au Japon : un gros contrat. Je reviens : la maison en cendres. On n'a même pas pu reconstituer les corps. Alors, tu comprends, à un moment

donné, j'ai dit: "Stop! La vie, j'en veux plus. Puisque c'est comme ça, je prends ma bouteille, et je fais la route." » Ce récit lui permet de redevenir acteur. En creux, il nous dit ce qu'il vit aujourd'hui. Voilà pourquoi je pense qu'il est très important, non pas de croire, mais d'entendre ces récits mythiques.

### Une rencontre de pauvre à pauvre

**Christus:** *Un accompagnant peut-il exprimer ses découragements à une personne de la rue ?*

**J.-G. Xerri:** Sur le principe, pourquoi pas ? Exprimer ses propres découragements, c'est une façon de rejoindre l'autre. Ce qu'il s'agit de vivre, ce sont des rencontres de pauvre à pauvre. Les découragements, ce sont des pauvretés.

**Christus:** *Ce n'est donc pas de la pure écoute...*

**J.-G. Xerri:** Non, mais de la pure rencontre. Qui dit rencontre, dit écoute, mais la rencontre ne se réduit pas à l'écoute. La rencontre se fait aussi avec son corps, c'est une histoire qui s'écrit dans le temps, une fidélité. La dynamique des *Captifs* privilégie la gratuité et l'inconditionnalité, c'est-à-dire l'accueil de tous et de tout chez tous, y compris de ses découragements, coups de folie, violences d'un moment, etc.

**Christus:** *Ces personnes-là y sont-elles sensibles ?*

**J.-G. Xerri:** Je vais raconter une histoire qui m'a beaucoup appris sur ce que l'on croit donner. À un moment donné, je tournais le soir, sur le créneau 22h-24h. Je terminais ma journée de travail, je dînais à la maison et devais retraverser tout Paris. Le temps de finir la tournée et de rentrer chez moi, je ne m'endormais pas avant 2h du matin, pour me réveiller le lendemain à 7h... C'était un peu fatigant. Et puis, c'était l'hiver, il faisait froid, et je n'avais aucune envie, en rentrant, de repartir. J'y étais allé uniquement pour ne pas laisser ma binôme en carafe. On commence notre tournée, et l'on tombe sur Gérard que l'on connaissait bien. Après les banalités d'usage, il me dit: « Toi, ça n'a pas l'air d'être la grande forme! » Normalement, c'est à moi de faire ce genre de remarques, pas à lui. Moi, je suis le gentil benévole, qui va apporter le réconfort, la gratuité, etc. Comme il avait raison, ça m'a profondément énervé, et je lui ai répondu du tac au tac: « C'est sûr, Gérard, ici, il y en a quand même qui bossent! » Sous-entendu: « C'est facile pour toi

de parler comme ça, puisque tu ne fais rien... » Évidemment, ce n'était pas à dire: j'étais extrêmement gêné. J'attendais la fin de la tournée avec impatience, comptant sur ma binôme pour me rassurer. Or elle m'est tombée dessus: « C'est pas possible. Ça fait plusieurs années que tu tournes: tu pourrais faire des efforts!... » Deux semaines plus tard, on retrouve Gérard. Je prends l'option de lui en parler: « Gérard, je suis désolé, mais tu avais raison en fait. Tu m'as vu, tu l'as senti: j'étais fatigué. Je suis désolé, c'est sorti comme ça... – Non, c'était vraiment super! – Pourquoi dis-tu ça? – Parce que ça veut dire que même quand vous n'avez pas du tout envie, vous, les *Captifs*, vous venez. Qu'est-ce qu'on doit être important pour vous! »

**Christus:** *Il avait compris le fond des choses...*

**J.-G. Xerri:** Et pour le coup un fond qui me dépassait, qui est qu'en effet on ne vient pas seulement quand on en a envie. Je pense que c'est une piste pour « lutter », pour faire face au découragement. Qu'est-ce qui m'envoie? Est-ce moi, ma générosité, mon dynamisme? Si tel est le cas, ça s'épuisera obligatoirement un jour. En revanche, ce que m'a fait comprendre Gérard, c'est: *qui m'appelle, qui m'envoie?* À partir de là, je crois important de privilégier la rencontre de personne à personne. En situation de grande exclusion, que ce soit dans la rue ou ailleurs, la personne oublie qu'elle est une personne, avec ce que cela représente de chair animée, de corps et d'âme. Il s'agit de la reconstituer dans sa conscience. Pour ce faire, il faut qu'en face d'elle, elle ait, non pas un bon professionnel, non pas un bon docteur, non pas un bon travailleur social, non pas un bon prêtre, mais d'abord une personne. Une personne de la rue à qui je demandais: « C'est quoi, pour toi, l'exclusion? », m'a répondu: « C'est de n'avoir que des gens payés pour ça qui viennent me voir. »

**Christus:** *N'y a-t-il pas chez ces personnes un certain courage de vivre qui les aide à tenir ?*

**J.-G. Xerri:** J'ai vraiment une grande admiration pour les personnes de la rue. Non pas parce qu'elles sont à la rue, mais parce qu'elles sont encore vivantes. Pour arriver à être encore en vie après tout ce qu'elles ont traversé, il faut une sacrée constitution, et plus encore un sacré désir de vivre. La rue, c'est un monde où la mort est omniprésente. L'espérance de vie pour nous, c'est environ 80 ans; pour elles, c'est 45-46 ans.

## Les aléas de l'accompagnement

**Christus :** *Parmi les raisons qui peuvent pousser à quitter l'association, n'y a-t-il pas le découragement d'avoir précisément affaire à des vies très décourageantes ? Car, au fond, vous voyez souvent les mêmes personnes, qui racontent les mêmes histoires, retombent dans les mêmes travers, etc. Tout cela n'est-il pas un peu répétitif et ne paraît-il pas sans issue ?*

**J.-G. Xerri :** On peut venir à l'association avec tout ce qu'on veut (une grande profondeur spirituelle, une grande générosité, un grand enthousiasme, de très bonnes références), il n'en demeure pas moins que si l'association se révèle insuffisamment organisée, ce peut être une source de découragement... Par ailleurs, une des raisons de découragement peut effectivement venir de l'état de ces personnes, du fait qu'elles ne bougent pas, ou de l'investissement dans une relation avec l'une d'elles qui, du jour au lendemain, part sans laisser d'adresse. Mais le découragement vient aussi de ce que traversent ces personnes : leur vie est un naufrage. Dire cela, pour moi, ce n'est pas porter un regard de désespoir. C'est reconnaître objectivement la souffrance qui habite l'autre. La vie de ces personnes en grande précarité, ou prostituées, est d'une brutalité inouïe. Une autre source de découragement aux *Captifs* peut venir de ce qu'on n'arrive pas à comprendre et/ou à vivre la compatibilité entre *efficacité* et *fécondité*. On est parfois témoin que les deux sont possibles ; d'autres fois, on voit l'efficacité, mais du coup la fécondité passe à l'as ; d'autres fois encore, on voit la fécondité mais pas l'efficacité ; et puis, il arrive que l'on ne voie rien du tout. Je crois qu'en particulier la fidélité est profondément efficace et féconde. Efficace, car on a de multiples exemples de personnes rencontrées pendant des mois, voire des années, et qui à un moment se lèvent et nous disent : « Ça y est ! Maintenant, je suis prêt à... » Mais avant d'en arriver là, combien de salariés et de bénévoles ont fait des *tournées rue* apparemment pour « rien » !

**Christus :** *Ce sentiment de découragement ne serait-il pas aussi dû à l'indifférence que montrent beaucoup de chrétiens et une grande partie de la société par rapport à ce type d'action ? Il y a quelque chose de l'ordre de l'enfouissement dans cette vocation à l'accompagnement...*

**J.-G. Xerri :** Il est clair que ce n'est pas toujours très valorisant. En tant que responsable, je m'interroge sur le ressourcement, la

reconnaissance, des accompagnants : « Ce que je fais ne sert apparemment à rien, et en plus on ne me voit pas le faire : je suis un peu transparent. Finalement, les personnes de la rue se fichent bien de ce que je sois là ou pas... Et puis, l'insistance sur la dimension paroissiale, n'est-ce pas un peu du domaine du rêve ? » En même temps, il y en a qui durent, qui ont gardé l'émerveillement des premiers jours, et qui traversent les limites de l'association...

**Christus :** *C'est une expérience de mort et de résurrection, d'une certaine façon.*

**J.-G. Xerri :** Exactement. Je crois profondément que le service des pauvres est une expérience de joie. Qu'il s'agit de donner, mais aussi de recevoir, donc de vivre. Et cela passe forcément par l'expérience de l'impuissance, du découragement, de l'usure.

**Christus :** *Il doit bien y avoir une émulation entre accompagnants...*

**J.-G. Xerri :** J'insiste beaucoup sur le soutien mutuel : « Prenez soin les uns des autres... » Quand vous vous engagez aux *Captifs*, vous le faites bien sûr personnellement, mais aussi avec votre binôme. Ce binôme fait partie d'une équipe (avec des propositions de supervision, de « prière rue », de réunion, etc.). Cette équipe fait partie des *Captifs*, de l'association générale (avec des propositions de temps de formation, de ressourcement, etc.). L'association elle-même fait partie d'un tissu associatif et d'un tissu ecclésial. J'insiste aussi sur la dimension chronologique : vous êtes toujours précédés, et on vous succédera toujours. Pour se situer par rapport au découragement, c'est important.

**Christus :** *À la fin de chaque tournée, y a-t-il un debriefing ?*

**J.-G. Xerri :** Il y en a un avant et un après la « tournée rue » : pour s'accueillir soi-même et pour accueillir son binôme. Si on ne prend pas le temps de l'accueillir, comment penser une seconde que l'on va pouvoir accueillir quelqu'un de la rue ? Après, je recommande vivement qu'il y ait un temps partagé entre les deux partenaires pour reprendre les choses. Dans la rue, on peut être déstabilisé. C'est important d'accepter le regard de l'autre, qu'il nous dise : « Je t'ai senti un peu en difficulté », ou au contraire : « Je t'ai trouvé très bon ! » Important aussi pour creuser la relation du binôme, et donc pour être un signe d'autant plus lumineux pour les personnes que l'on rencontrera.



## Des repères

**Christus:** *Comment les gens de la rue font-ils pour conserver leur cœur ? On a parfois l'impression qu'ils sont dans une très grande fermeture, qu'ils répètent l'implacabilité de ce monde-là ; et à côté de cela, il y a en eux quelque chose d'hypersensible, une hypersensibilité qu'ils ont du mal à maîtriser...*

**J.-G. Xerri:** Les gens de la rue ont une affectivité, mais elle est profondément blessée. Ils peuvent avoir des attitudes, des relations, des propos peu ajustés. Ils peuvent s'anesthésier avec les addictions en tout genre : l'alcool bien sûr, mais aussi les médicaments, et de plus en plus les mélanges de drogues pour les jeunes... On peut avoir le sentiment que leur cœur est inatteignable. Mais si l'on est présent auprès d'eux, on s'aperçoit qu'il y a toujours une dimension qui nous échappe, une part de mystère, qui les met en situation d'être touchés par la façon dont on ouvrira notre cœur.

Pour faire face au découragement, aux limites de mon cœur, voici des repères qui m'aident :

- Le premier, c'est d'accepter ses limites sans s'anéantir. Accepter ses limites, c'est reconnaître tous les sentiments qui nous traversent : épuisement, résignation, ennui, culpabilité (vis-à-vis de l'autre, de soi, de Dieu), de colère (contre l'autre, contre soi, contre Dieu)... Reconnaître ces sentiments, pour beaucoup, n'est pas évident. Sans s'anéantir, car si l'on a souvent du mal à reconnaître ce qui nous traverse, c'est que l'on a peur que cela soit suivi d'une chute : il faut être capable de faire mémoire de ce que l'on a « réussi » – des accompagnements où l'on a été bon, des retours positifs que tel ou tel nous a faits...

- Le deuxième repère, c'est celui de la *chasteté*, au sens de la « juste distance ». Il s'agit d'être constamment attentif à ne pas vouloir posséder l'autre, à ne pas le contraindre, mais aussi à ne pas être possédé par l'autre, contraint par lui. Vis-à-vis des personnes de la rue, ce n'est pas facile, car elles sont souvent dans un rapport de force qu'il s'agit de désamorcer. De façon absolue, l'autre est autre : sa souffrance est sa souffrance, ce n'est pas la mienne. La chasteté et la distance permettent de redonner toute sa place à la souffrance de l'autre.

- Le troisième repère, c'est de retrouver le chemin du *sens*, c'est-à-dire la direction que j'ai à suivre. Ce n'est pas un simple jeu de mots : quand on est en train de perdre le sens, il faut revenir *aux sens*. Je pense en particulier au toucher, au regard et à l'écoute : ils permettent de réincarner les choses. Cela se rapproche du travail des aides-soignants. Le travail social a vraiment là quelque chose, non pas à redécouvrir, mais à inventer.

- Quatrième repère : *rester en lien avec la communauté des vivants*. Ne pas s'exclure avec les exclus. Nous sommes des grognards du combat spirituel dans la rue. Le combat spirituel, c'est la mort contre la vie, la vie contre la mort. Je pense à une personne de la rue qui ne bougeait plus et qui un jour s'est levée. Pourquoi ? « Parce qu'un jour j'ai senti que quelqu'un ne voulait pas que je meure. » *Un jour* : c'est là et c'est n'importe quand ; *quelqu'un* : c'est une personne en chair et en os ; *ne voulait pas* : c'est de l'ordre du désir ; *que je meure* : c'est de l'ordre de la vie.

- Le dernier repère pour moi, c'est *la contemplation de Jésus en croix*. En réalité, non pas tant de Jésus en croix que des heures qui précèdent. Là, Jésus est en situation de grande souffrance. Qu'on appelle cela « souffrance psychique », « exclusion », peu importe. Le plus important, c'est de voir dans ce que vit Jésus le processus de l'exclusion. Ce qu'il demande, c'est d'être présent. Il ne demande pas à Pierre, par exemple, de *faire* quelque chose ; il lui demande *d'être là*. Je crois que Pierre ne peut supporter l'idée d'être dans cette présence. Je ne serais pas enclin à le juger « lâche ». Je crois qu'en réalité il est tellement dans l'action qu'il ne sait pas faire autrement. Face au découragement, il y a des grâces à demander en fonction de son tempérament. Si l'on est plutôt proche de Jean, on aura plus de facilité à vivre ce mystère de présence. Jésus au fond nous dit : « C'est *ma* souffrance : je ne vous demande pas de la porter, mais d'être à la bonne distance. »

(Propos recueillis par Remi de Maindreville et Yves Roullière)